grand angle

PIERRE PELOT

Les canards boiteux



83
37

grand angle

Pierre
Pelot

Les canards boiteux

336
janvier 80

16°Y2
37294
(45)

éditions
g.p.
paris

DL-27-03-1979-07868

DU MEME AUTEUR

dans la même collection

LE PAIN PERDU

JE SUIS LA MAUVAISE HERBE

LES NEIGES DU COUCOU

LA DRAVE

dans la collection Spirale

LA GUERRE DU CASTOR

LE PAYS DES RIVIÈRES SANS NOM

LE TRAIN NE SIFFLERA PAS TROIS FOIS

LA POUSSIÈRE DE LA PISTE



La Loi du 11 Mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1er de l'Article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1979 - Editions G. P., Paris

ISBN 2.261.00581-4

ISSN 0335-3222

A Bernard FISCHBACH
qui connaît bien
certains « Vieux Filous »

Amicalement.

... Je voudrais être délivré de je ne sais quelle cage horrible...

VAN GOGH.

I

VINCENT est mort.
Vincent est mort de soif ; Vincent est mort un jour, terrassé par une trop vive lumière jaune, insaisissable, insaisissable...

Laurent eut un petit sourire-grimace.

Il écrirait probablement un jour quelque chose qui commencerait de cette façon : *Vincent est mort.*

Il ne savait pas quoi, ni comment, ni quand. Mais il le ferait.

Il cessa de mâchonner le petit bâtonnet de paille sèche et le retira, pâteux, d'entre ses dents pour le considérer un instant d'un œil terne avant de le jeter. Il essuya machinalement ses mains, sans que cela fût nécessaire, sur le velours râpé de son jean.

Vincent est mort. Oui. Tué par trop de lumière jaune insaisissable.

Ce ne sera pas un scénario. Impossible de caser cette phrase dans un scénario. Combien de films sur la vie passionnée de Van Gogh ?... Peut-être un roman. Et pas nécessairement sur Van Gogh, d'ailleurs.

Il soupira.

Il écrirait ces mots quand il serait capable d'écrire, *de nouveau*. Quand les forces lui reviendraient pour noircir les pages blanches, entasser et jointoyer les mots, faire des murs de mots, des maisons, des cathédrales de mots...

Un jour.

Après-demain...

Il étira ses jambes, longues, les croisa, la droite sur la gauche. Il était couché dans l'herbe, coudes serrés au corps, plantés dans l'humus du sous-bois. La fraîcheur du sol mal débarbouillé des suites d'un trop méchant hiver commençait à percer ses vêtements.

C'était pourtant un brave mois de mai. Un brave mois de mai avec du soleil déjà chaud, des tendresses délicates embourgeonnées sur les taillis et la forêt, porte grande ouverte sur la fête du Travail marquée comme de coutume par un repos total.

Pâques avait encore vu voleter une dernière offensive de flocons — mais rien de grave, ni de sérieux : une maigre ruade des grands froids épuisés, et les paillettes pitoyables avaient fondu dans la journée. C'était fini, l'hiver. Dans les écoles, il y avait des travaux de français et des rédactions dans l'air, frappés au sceau du Renouveau — avec la liste des synonymes à la rescousse, pour éviter les répétitions. (L'année scolaire était ainsi jalonnée des sempiternels sujets d'intérêt pour l'éveil de la création des apprentis de la Culture. La belle imagination avait ses rendez-vous chronométrés et saisonniers, que rien au monde, semblait-il, n'était de taille à reporter, ou à effacer à jamais. Il y avait, dans le lot, outre le prin-

temps — le temps du Renouveau ! — l'automne — ou temps du Sommeil — avec son étape de la Toussaint, et puis l'hiver, bien sûr, sans parler de la fête au village. C'était ainsi, lorsque Laurent portait encore des culottes courtes et courait derrière les filles pour leur tirer les nattes, traduisant de cette manière un peu débridée l'intérêt qu'il leur portait. Les rédactions saisonnières aux sujets de marbre, sans faille, existaient-elles encore ?... Il se souvint, précisément, d'un de ses chefs-d'œuvre en la matière, un jour où la cible était l'automne et où lui, Laurent, devait manquer d'enthousiasme. Il avait tracé de sa déjà désastreuse écriture en pattes de mouche ces deux phrases : *C'est l'automne. Les feuilles jaunissent et tombent.* On ne lui demandait pas encore la concision nécessaire à la rédaction des synopsis de scénariis, et le devoir avait été jugé insuffisant...)

Laurent décroisa ses jambes. S'appuyant sur ses larges mains, il se redressa, se tint assis.

Théo s'était éloigné de quelques pas. Il était debout à l'orée du bosquet, mains dans les poches de son large pantalon de coutil bleu fané. Sur le dos de cette silhouette cassée, le soleil qui frappait droit délavait davantage encore la teinte du veston élimé. Il appela, sans se retourner :

— Laurent ! viens donc voir ça !

Il avait parlé d'une voix rauque et gommée, comme s'il craignait d'être entendu par quelque embusqué.

« C'est quelque chose qui lui plaît, songea Laurent. Il ne peut s'empêcher de jouer une sorte de jeu, malgré sa colère... »

Ce qui était probablement exact. La colère de Théo n'en était pas moins authentique.

Laurent se leva, fit les quatre ou cinq pas qui le séparaient de son compagnon. Il se pencha avec lui, et laissa filer son regard entre les feuilles tendres d'une volée de rameaux.

A une dizaine de mètres, le chemin praticable qui venait du village, en fond de vallée, bifurquait. Une des branches plongeait vers la ferme, en contrebas. L'autre s'en allait droit vers le dessus du coteau, vers la crête déboisée de la montagne, suivant le bord de la falaise à pic qui surplombait le lac, deux cents mètres plus bas. Cette partie-là du chemin se transformait en sentier. Les voitures s'arrêtaient au cul-de-sac, au-dessus de la ferme — il fallait être fou, comme Théo, pour se risquer dans sa vieille 4 CV sur la pente glissante qui menait du cul-de-sac à la maison.

Les voitures, précisément, étaient stationnées sur l'aire relativement plane du cul-de-sac. A la gueule même du sentier pédestre et nu qui serpentait dans les bruyères du sommet pelé.

Deux voitures. Immatriculées dans le Haut-Rhin.

Elles étaient là depuis plus d'une heure.

— Regarde, souffla Théo. Regarde ça !

Il pointait sa main gauche amputée de trois doigts par un éclat d'obus qui lui avait pété sous le nez en 44 ; Laurent suivit du regard la direction indiquée par le moignon hérissé en crochet d'un pouce et d'un index accusateur.

A l'endroit où le sentier suivait le bord de la falaise, quatre silhouettes venaient de faire leur apparition. Petites, presque minuscules —

mais Théo avait la vue perçante des faucons pèlerins pour qui il avait décidé, un beau matin, de partir en guerre.

— Quatre, gronda-t-il. Je te le disais. Regarde-les.

Laurent regarda. Un coup d'œil en biais lui renvoya l'image dure du profil de Théo, la peau tannée et la ride précoce en écorce de chêne — de cette sorte de ride qui n'attend pas la vieillesse pour exister, mais qui demande du soleil et du vent, des pluies et des gelées blanches, simplement. Un profil d'oiseau de proie, comme si quelque mimétisme jouait sur le physique de cet homme devenu oiseau de cœur, pour une sorte de baroud d'honneur fatigué et rageur. Du métal froid, sous la paupière fripée ; le nez osseux, lame précise et sèche, presque bec. Et puis la barbe de plusieurs jours, drue et dure, blanche, en contraste parfait avec les mèches noires, les mèches-plumage qui s'échappaient de sous la casquette informe.

— S'il s'agit de promeneurs, tout simplement ? dit Laurent.

Pourquoi donc, brutalement, sur les mots, se sentir noyé dans une chaleur piquante ? Se sentir comme soixante-dix kilos de démangeaisons pures ?

L'œil de Théo cligna. Il remit dans sa poche cette main qui n'était plus que deux doigts survivants. Les rameaux qu'il avait écartés reprirent leur place en se balançant un peu. Théo, comme les branches chargées de bourgeons, se redressa.

— Des promeneurs ! Tu peux être sûr !

— Ce ne serait pas une nouveauté, non ?

Cette fois, le regard de Théo se planta comme un coup de fouet dans celui de Laurent.

— Je les ai vus, je te dis ! Je les ai vus, et je les avais déjà vus l'année dernière.

Ses paupières retombèrent lourdement sur le regard tranchant.

— Et puis même... même si je ne les avais pas reconnus, je te dis que je sais qui ils sont, et à quoi ils s'intéressent...

Il laissa filer quelques secondes de silence doré, chatouillé par les bourgeons et les petites feuilles vibrantes au vent coquin, puis il ajouta :

— Nom de Dieu.

Juron lourd et posé, sans colère, gueuse de fonte inébranlable qui scellait la phrase.

Laurent eut un geste mou, pour relever une mèche de ses cheveux bruns qui retomba aussitôt dans ses yeux. Le ton assuré de Théo ne l'impressionnait plus. Il dit :

— Ce qui signifie que tu n'as rien reconnu du tout. Tu es peut-être en train de te raconter des histoires, et rien d'autre.

Les narines plissées, Théo répliqua, ignorant tout à fait l'incrédulité de son compagnon :

— Je les sens, je les renifle à vingt lieues... Comme des champignons. Je les sens. C'est leur saison. Je les attendais, et ils viennent.

— Et alors ? Qu'est-ce que tu attends, maintenant, pour relever le numéro des voitures ? Pour prévenir les gardes forestiers, ou bien les flics ?

C'était de la provocation pure et simple. Un jeu qu'ils pratiquaient l'un et l'autre, tantôt Laurent, tantôt Théo, avec dessous la chaleur d'une amitié étrange qui portait peut-être un peu trop

les odeurs de leur désespoir, comme une lame de fond qui revenait régulièrement, cyclique, piquante, avec l'amertume âpre des prunelles sauvages.

— Et puis quoi, encore ? renvoya calmement Théo, décidé pour quelque raison obscure à ne pas jouer le jeu, cette fois. Prévenir l'armée, aussi ?... Tu peux être certain d'une chose. (Il désigna, d'un mouvement du menton, les deux voitures stationnées en bordure de chemin, en dessous). Relever ces numéros ne servirait à rien. Ceux-là n'ont rien à craindre, et, effectivement, ils peuvent passer pour des promeneurs. Ils sont là en éclaireurs. Ils viennent se rendre compte. Ils communiqueront leurs informations aux véritables caïds, et on verra arriver les vrais braconniers dans un mois. A l'envol des oiseaux. C'est leur période.

Laurent fit quelques pas, tournant en rond, le regard rivé sur ses chaussures. Il s'arrêta près de Théo.

— Et si c'était... S'ils étaient les caïds, eux ?

Théo avait sorti son paquet de tabac et le carnet de feuilles. Il se roulait une cigarette. Sans lever les yeux, il dit :

— La même chose. On ne peut rien contre eux, maintenant. Ils ne sont pas fous, les vaches.

— Dans un mois, on pourra quoi, d'après toi ? Qu'est-ce qui sera changé ?

Théo haussa une épaule. Il lissa d'un coup de langue la cigarette achevée, la planta au coin de ses lèvres en rempochant le tabac et les feuilles. Il était capable de garder cette cigarette un quart d'heure, ou davantage, au coin de la bouche, avant de se décider à l'allumer.

— Je ne sais pas, dit-il.

Là-dessus, il tourna les talons. Quelques minutes plus tôt, il avait pris d'incroyables précautions de Sioux pour venir s'embusquer là (il avait surgi dans la cuisine où se trouvait Laurent, très excité : « Viens, amène-toi vite, je te dis ! » et l'avait traîné jusqu'à l'orée du bois, courbé en deux, presque rampant) et maintenant il redescendait tranquillement à découvert la petite pente herbue qui menait au chemin. Qu'on le remarque ou non, il s'en moquait éperdument — d'autant plus que les « promeneurs » approchaient, en file indienne, sur le sentier de la crête.

Sur le talus raviné qui surplombait de quelques mètres le chemin, Théo s'arrêta. Laurent également.

Les deux voitures étaient là, sous leurs pieds — un petit saut en avant, et ils seraient retombés sur leurs toits.

Théo soupira. Il regarda en direction des quatre promeneurs qui s'approchaient à une centaine de mètres. Un coup d'œil étrange, avec une certaine dose de malice au bord des cils.

— Tu ne vas pas..., commença Laurent.

Mais il se tut, ravalant la suite de la phrase.

Théo s'assit au bord du talus, les jambes battant le vide, donnant de petits coups de talon dans la terre rouge. Laurent s'accroupit derrière lui.

— Vraiment, demanda-t-il dans un murmure, vraiment, Théo, qu'est-ce que tu en as à foutre, de ces oiseaux ?

Il avait posé la question sans regarder son ami, cueillant d'un geste rageur une poignée

d'herbe fanée par l'hiver qu'il secoua ensuite et fit sauter sur le dessus de sa main.

— C'est toi qui me demandes ça ? dit Théo.

Lui non plus n'avait pas cherché le regard de son compagnon : son attention glissait devant lui, sur les voitures stationnées, puis sur la ferme en contrebas, puis sur la forêt et ses moutonnements bleutés, avant de se fixer un instant du côté de la cuvette du lac qu'on ne distinguait pas — du côté de la haute et inaccessible paroi rocheuse, en un point précis de laquelle les faucons pèlerins avaient établi leur aire.

— Je ne sais pas, dit Théo, après un moment. Il faut bien les protéger, tu es d'accord avec ça, non ? Il y en a qui les détruisent, pour le plaisir de la chasse, pour le fric. Si d'autres ne prennent pas leur défense, ces sacrés oiseaux de malheur... Je vais te dire : je me sens bien dans leur peau. Je me sens bien sous leurs plumes... J'ai comme l'impression que je suis un fichu faucon pèlerin, moi aussi, depuis quelque temps. Toi avec.

— Si tu arrêtais un peu de dire des conneries, Théo ? grogna Laurent.

Il ferma les yeux : sur l'écran noir et clignotant de ses paupières baissées apparut le visage de Sylvia. Il rouvrit les yeux.

Les quatre types avaient quitté le sentier, et ils prenaient pied sur le chemin en cul-de-sac.

A la seconde, Laurent comprit (s'il en avait jamais douté !) que Théo ne s'était pas trompé. Effectivement, il devait « les sentir »... Théo, le vieux faucon, que les effluves du danger venaient fouailler côté cœur... Ces quatre gaillards n'étaient pas de tranquilles et paisibles promeneurs — ou du moins ils portaient en eux cette somme d'in-

tentions funestes qui transformaient leur balade d'aujourd'hui en commando. Gigantesques, larges, ronds, le teint rougeaud et le poil blond qui par contraste en paraissait presque blanc. Quatre frères, peut-être : une telle ressemblance ne s'expliquait raisonnablement que par le lien du sang. Leur âge ? Les chiffres dansaient certainement entre vingt et trente, mais c'était difficile de préciser.

Deux d'entre eux portaient la tenue parfaite, militaire et camouflée, du chasseur qui vous expliquera que son forfait est avant tout un sport de détente et l'action pacifiste d'un écologiste soucieux de l'équilibre de la Mère Nature... Militaire et camouflée, la tenue-uniforme de celui qui prétend aimer avant tout la vie, bucolique au possible... Ces deux-là, de pied en cap constellés des marbrures kaki et brunes, portaient même sur leurs boucles blondes d'archanges un rien trop sanguins les petites casquettes à double visière de triste mémoire pour certains gibiers des djebels ou rizières.

Les deux autres arboraient des tenues paradoxalement moins camouflées tout en l'étant davantage dans ce contexte précis. Pantalons de velours et gros pulls de laine aux motifs torsadés. Mais pour eux, également, les mignonnes petites casquettes. Ils fumaient tous, avec une égale conviction, des cigares à embouts plastifiés.

Silencieux, lourds, sur le qui-vive, déjà, quatre regards se posèrent un instant sur Théo et Laurent, assis sur le talus au-dessus de leurs têtes. Un silence qui s'éternisa un peu trop, probablement, pour la conscience chatouilleuse d'un des promeneurs « camouflés », car il fit un signe de

la tête en direction de Théo. Un salut. Un « bonjour » qui ne voulut franchir l'obstacle du cigare, s'en remettant au langage des gestes.

L'homme s'était arrêté près de la première voiture, et il avait mis la main à la portière. Son double camouflé s'apprêtait à prendre la place du passager. Les deux autres se dirigeaient vers la seconde voiture.

— Salut ! claironna Théo.

Dans les veines de Laurent, le sang qui battait se changea en une longue caresse, plutôt froide... mais pas vraiment désagréable.

Théo passait à l'attaque. Ce n'était pas, ça ne serait peut-être pas d'ailleurs une charge au galop, ou un pilonnage d'artillerie lourde. Quelque chose de plus subversif, certainement — le travail de sape d'un saboteur. Il n'avait pu se retenir et regarder, de marbre, les quatre hommes qui prenaient le large sous son nez : de sa berge, haut perché, il allait provoquer quelques remous de son cru pour faire un peu tanguer leurs chaloupes... Pour qui le connaissait, tout cela était lisible, inscrit dans le pli de son œil et dans ses gestes trop posés, trop calmes — comme par exemple lorsqu'il tira son briquet de sa poche, le décapuchonna, frotta la molette et porta à l'extrémité de sa cigarette la flamme fumeuse du chalumeau ; lorsqu'il aspira quelques bouffées de fumée, exhalées ensuite du coin des lèvres, tête inclinée de côté, paupières plissées, tout en rempochant le briquet. Et Laurent connaissait bien Théo. C'est-à-dire que depuis sept mois de vie commune avec le personnage il savait interpréter correctement certains de ses tics favoris. Il n'y en avait pas deux comme Théo pour illus-

trer humainement cet adage relatif à l'eau qui dort...

Laurent enfonça ses talons dans l'herbe, s'accroupissant plus confortablement... dans l'attente du choc. Une pensée distraite lui traversa le crâne : il se dit qu'il faisait véritablement beau, que ce serait certainement un bel été, et d'abord un printemps réussi.

Sur le bord du chemin, les quatre types étaient immobilisés là où ils se trouvaient quand le salut-coup de poing lancé par Théo les avait atteints. Nul doute qu'ils avaient gommé dans la seconde ce que l'interjection pouvait normalement contenir d'amabilité — ils avaient su prendre d'instinct, et encaisser, la belle dose d'agressivité qui vibrait dans le salut.

Une seconde pensée saugrenue (saugrenue, vraiment ?) traversa l'esprit de Laurent : il se vit, au côté de Théo, déchaîné, en train de se colleter avec les quatre montagnes.

Pourquoi en arriver à cette extrémité, Laurent ? Pourquoi ?... parce qu'avec Théo rien n'est impossible ni raisonnable, quand il a décidé de faire le pitre. Voilà pourquoi... Bon. Et alors ? Et alors rien. Sinon que chacun de ces types a les épaules deux fois plus larges que les miennes, et que Théo est peut-être fort en gueule, mais... Et s'ils sont bien ce que le brave Théo pense qu'ils sont, ils ne vont pas hésiter à escalader notre talus si jamais on les asticote un peu trop. C'est tout.

Ils avaient, les monstres, regardé Théo exécuter son numéro avec le briquet et la cigarette, sans bouger un cil. Puis ils échangèrent un coup d'œil — de leur côté aussi, cela ressemblait à du

véritable cinéma, le frisson du vécu en sus, et le fait que les spectateurs étaient également acteurs. Celui d'entre eux qui avait, le premier, eu ce hochement de la tête réitéra le mouvement, version sonore cette fois :

— Salut.

Un fort accent alsacien, avec quatre tonnes d'appui sur la première syllabe. Tout ce que Théo avait caché derrière l'apostrophe se trouvait pareillement aux aguets côté réponse.

— On se serait pas déjà vus ? attaqua aussitôt Théo.

— Déjà vus ? répéta l'homme.

Nouveau coup d'œil de sa part pour ses compagnons. Les deux qui n'étaient pas déguisés en combattants s'appuyèrent au capot de leur voiture ; les deux autres plantèrent leurs mains dans les poches de leur treillis de héros — celui qui se trouvait entre la voiture et le talus, le plus proche de Théo et Laurent, cracha l'embout plastifié de son cigare à demi éteint : il regarda rebondir la chose sur la terre, comme s'il s'agissait de quelque phénomène terriblement important, puis il leva l'œil vers les deux hommes sur le talus. Il souriait. Cela n'avait rien de rassurant.

— Où ça, déjà vus ? interrogea-t-il. avec sur les mots, lui aussi, un accent de béton armé.

Théo fit un petit geste vague de la main. Il alla pêcher sa cigarette entre ses lèvres, la considéra d'un œil critique avec un petit hochement contrarié de la tête quand il constata que le papier se décollait derrière le tabac embrasé.

— L'année dernière, peut-être bien, dit-il. L'année dernière. Peut-être bien ?